Communication de
Monsieur Michel Louyot

ꕥ ◆ ꕥ

Séance du 13 mai 2022

ꕥ ◆ ꕥ

Japon /Russie : regards croisés. Une approche imaginaire

Ce à quoi je voudrais vous convier, c'est à une plongée d'un genre particulier. A savoir une tentative de reconstitution du processus d'élaboration de mon roman intitulé *Olya*. Cela va nous conduire à cheminer à la lisière entre imaginaire et souvenirs, entre réalité et fiction. Un cheminement au cours duquel se produisent une transformation, voire une métamorphose. Comment l'approche du réel et l'expérience qui en résulte se muent en matériau littéraire ? Et comment l'œuvre modelée dans ce matériau prend forme de manière à engendrer une réalité d'une autre nature ? Telles sont les questions auxquelles je vais tenter de répondre. La visite guidée à laquelle je vous invite n'est pas la chambre de l'écrivain. Toucher son bureau, savoir s'il écrit au stylo ou sur l'ordinateur n'a qu'un intérêt anecdotique. L'atelier de l'écrivain, le laboratoire où se déroule l'approche imaginaire dont il s'agit ici est invisible. C'est sa caverne intérieure.

Au commencement, il y a une image. Une carte postale devant laquelle je suis tombé en arrêt un après-midi d'automne à la fin des années quatre-vingt-dix chez un bouquiniste de Fukuoka, la grande ville de l'île de Kyushu au sud du Japon. Tomber en arrêt tel le chasseur devant le gibier. Mais à la différence du chasseur, je n'ai pas la moindre intention de mettre à mort ce que je vois. Bien au contraire. En un instant la scène représentée par la carte postale capte toute mon attention. A la fois elle me contraint à une sortie de soi et s'imprime profondément en moi. Je pressens qu'il va se passer quelque

chose dans mon existence après des semaines où je tournais en rond figé dans des activités répétitives. Ce qui m'arrive alors présente quelque analogie avec le coup de foudre. Il y a un choc émotionnel, il y a un lien qui se noue, une sorte de coïncidence comme si ce que je découvre était inscrit en moi mais que je n'en avais pas conscience. Cependant là s'arrête la comparaison. Je ne rencontre pas quelqu'un, ça n'est qu'une image, une simple carte postale parmi des centaines d'autres mais qui m'a sauté aux yeux. J'étais alors incapable d'exprimer clairement ce qui m'attirait mais je devinais confusément qu'à force de regarder la carte un nouveau monde allait se manifester. Des années durant, surtout après mon départ du Japon et mon retour en France en 98, j'allais revenir à la carte comme pour tenter d'en élucider le mystère. Et plutôt que de chercher à analyser les détails de la scène, je me laisserai longtemps porter, envahir, pénétrer par l'ambiance émanant de ce quai de gare.

Vient alors le moment où presque malgré moi, comme inspiré par cette ambiance, je me mets à écrire n'importe où, n'importe quand. J'écris à la main pour donner corps aux mots. Les petits bouts de papier s'entassent dans un tiroir. L'écriture est le seul moyen dont je dispose pour traduire ce que je ressens face à la scène. Je ne sais pas encore ce qu'il adviendra de ces impressions retranscrites à la va-vite et sans ordre aucun. Mais au fur et à mesure que s'accumulent les brouillons, loin de se relâcher, le pouvoir de l'image ne fait que s'intensifier. Un magnétisme auquel je me soumet d'autant plus docilement qu'il va m'ouvrir, je n'en doute pas, les portes d'une sorte d'au-delà immanent. Nul doute que cette carte a quelque chose d'important à me confier, une révélation à me faire. Nul doute que cette trouvaille n'est pas le fruit du seul hasard. Tout ce que je vois sur ce quai me parle, résonne en moi. Je ne saute pas dans le vide. Peu à peu les fragments d'écriture s'assemblent. Un puzzle se met en place dont j'ignore encore quelle sera sa forme définitive.

Le processus de création est enclenché. A partir de là va se déployer un incessant va-et-vient entre ce que je vois et ce que je vis, entre image et réalité. Une incessante traversée dont le texte accompli garde trace. *En haut de la carte, à gauche, une inscription en caractères cyrilliques anciens rend compte de la situation. L'attente sur le quai. Quant au texte japonais, en bas à droite, il est écrit en romaji, en alphabet latin. Il y est aussi question de l'attente. L'attente des nouvelles. Sur l'autre voie, un train est à l'arrêt. Certaines fenêtres des wagons-lits sont ouvertes, d'autres fermées, rideaux tirés. Seule la lettre M est perceptible sur l'une des voitures. Le train vient sans doute de Moscou*. L'image et le retour sur l'image seront non seulement le leitmotiv du livre mais son épine dorsale et le moyeu autour duquel vont s'agréger les éléments successifs. Et le besoin de décrire la scène se fera longtemps sentir comme si je voulais la graver en moi, comme si je tenais à m'assimiler à elle. *Le quai de la gare. L'Européen élégant*

à chapeau. Le Russe à casquette et à veste de cuir. Les Chinois en robe. Tous sont vus de dos, tous debout, face au train. La lettre majuscule M sur l'une des voitures indique que le train va à Moscou à moins qu'il n'en vienne. A gauche de la carte, non loin de l'homme à casquette, une femme mince, aux jambes longues, vêtue d'un manteau cintré à la taille sur lequel repose une hermine blanche.

Mais cette gare n'est pas n'importe quelle gare. C'est la gare de Harbin. Un lieu qui n'est pas pour moi n'importe quel lieu. *Harbin, il y avait si longtemps que ce nom tintait dans mes rêves. Des amis avaient beau me répéter que cette ville populeuse ne présentait pas plus d'attrait que n'importe quelle cité provinciale de la Chine profonde, les deux syllabes, à la fois rudes et mélodieuses, conservaient leur pouvoir magique. La dame nonagénaire que j'avais rencontrée près d'un temple dans les montagnes de l'île de Kyushu, en quelques mots, d'une voix faible et chevrotante, m'avait conté ce qui avait sans doute été le moment le plus intense de sa vie. Koibito… Rossiajin… Harbin… La dame avait été follement amoureuse d'un Russe à Harbin dans les années vingt. Pourquoi avait-elle choisi de me confier le souvenir, sans doute un secret dissimulé au plus profond de son cœur ? Harbin, un nœud ferroviaire, un carrefour, une plaque tournante où s'entrecroisent les fils de la destinée*. Un « je » qui est encore moi mais qui n'est déjà plus tout à fait moi. Mais n'anticipons pas ! A ce stade, je me tiens toujours sur le seuil et ne suis pas prêt à le franchir.

La carte postale de la gare de Harbin. Collection M. Louyot.

Mais bientôt j'en arriverai au point où la description de l'image ne me suffira plus. Les souvenirs, d'une part, l'imagination d'autre part, viendront à mon secours quand je voudrai interpréter la scène. Un autre va-et-vient va se déployer entre souvenu et imaginé. Un va-et-vient qui n'est ni permanent ni régulier, marqué par des hésitations, ponctué de repentirs. A l'exaltation de la découverte succède l'appréhension. Ne suis-je pas en train de céder à la fascination et de m'y perdre, une sorte de déviance qui risque de me couper du réel ? Le besoin de revenir sur la terre ferme se fait sentir. Il y eut toute une période où je me suis livré à des recherches sur l'histoire du lieu, sur la géopolitique, sur le croisement des cultures qu'était alors la ville de Harbin. *Harbin, conquise par les Russes, devenue un nœud ferroviaire du Transsibérien. Un lieu stratégique. Occupée ensuite par les Japonais*. Une aire de contact qui a un intérêt tout particulier pour moi qui ai fréquenté les deux peuples et les deux pays, la Russie et le Japon qui au début des années dix-neuf cents se sont affrontés sur terre et sur mer dans des combats sans merci.

En 1904 et 1905, à la surprise du monde entier, l'armée et la flotte du Tsar sont écrasées par les troupes de l'Empire du Soleil levant. Cette défaite annonce la chute du tsarisme et l'éclatement de la Révolution d'octobre. Quant au Japon, après cette victoire fracassante, il fait son entrée sur la scène mondiale. C'est ainsi qu'en 1917, alliés aux Russes blancs, les soldats japonais vont contrôler les voies ferrées à travers toute une partie de la Sibérie. Et c'est à contre cœur que le Japon reconnaîtra la jeune Union soviétique, la reconnaissance n'ayant lieu qu'en 1925. En 1939, lors de la bataille de Khalkin Gol, les Russes se vengeront de l'humiliation subie sous le Tsar. Une bataille remportée par un certain Joukov, le futur vainqueur de Berlin. Et en août 45, l'Armée rouge reprendra la presqu'île de Sakhaline et les îles Kouriles au rival japonais. *Les quatre îles des Kouriles avaient été annexées trois jours après la déclaration solennelle de la capitulation par l'Empereur Hirohito. Chaque Japonais connaissait sur le bout des doigts l'histoire de cette annexion*. En dépit des promesses soviétiques puis russes les Kouriles n'avaient pas été restituées et la paix n'avait pas été signée. Les relations restaient et restent tendues entre Japon et Russie.

Si présente qu'elle soit dans le récit, la grande Histoire n'en constitue cependant que la toile de fond. Sur le quai, aucune confrontation n'est visible. Une sorte de coexistence pacifique semble régner entre les différentes populations. Après mes séjours prolongés au sein des deux nations, dans la seconde moitié et à la fin du siècle dernier, c'est plutôt la manière dont chacun de ces peuples se regarde et regarde l'autre qui m'interpelle, et la comparaison, si ce n'est l'opposition de ces deux visions du monde, auront longtemps nourri mes réflexions avant même que je ne tombe sur la carte postale. Le roman en garde des traces. *À première vue tout sépare nos deux peuples, tout sépare les deux pays,*

le climat, l'histoire, la culture, la religion, la sensibilité, les mœurs, les habitudes. L'immensité russe d'un côté, steppe, taïga, toundra, l'horizon qui s'éloigne sans cesse, à perte de vue, l'exiguïté japonaise de l'autre. L'espace est un luxe au Japon, tout y est restreint, les trottoirs, les rues, les places dans l'autobus ou au cinéma, on n'y est jamais seul tant la densité d'habitants au kilomètre carré y est élevée. L'autre est toujours là que l'on frôle sans le heurter, au contraire de la Russie où bousculades et empoignades ne sont pas rares. Quant au sous-sol, il est pauvre en matières premières dans l'Archipel nippon alors que le sous-sol russe en dispose à profusion de sorte que la Russie pourra longtemps se limiter à sa fonction de fournisseur de gaz non seulement pour sustenter son économie mais pour affirmer sa prédominance sur l'échiquier géopolitique… La prodigalité russe est proverbiale, une prodigalité sans frein qui va jusqu'au gaspillage qu'aucun gouvernement, fût-il autoritaire, ne parvient à juguler. Le Japonais, au contraire, au moins traditionnellement, est économe… On a pu dire, du fait de leur goût de l'ordre, que les Japonais étaient les Allemands et même les Prussiens de l'Asie. Les Russes, quant à eux, ne sont guère enclins à aimer l'ordre. Leur propension à l'anarchie est telle qu'elle suscite toujours l'avènement d'un pouvoir fort… La manière d'appréhender le temps distingue également les deux peuples. Si les Russes ont souvent tendance soit à cultiver la nostalgie, soit à se bercer d'utopies, tout porte le Japonais à vivre dans l'instant, ici et maintenant, l'esprit et le corps ne faisant qu'un… Peu soucieux des formes, le Russe exulte, affiche ses opinions et ses sentiments s'il est en pays de connaissance, tandis que le Japonais préoccupé par l'étiquette, craignant d'offusquer l'autre, apprend dès le plus jeune âge à se contenir… Pourtant en dépit de ces oppositions, de nombreux traits rapprochent les deux peuples. Russes et Japonais sont portés aux extrêmes et ont une conscience vive de leur singularité. Ils partagent aussi, sans toujours se l'avouer, l'impression de se situer à la périphérie, par rapport à un centre qui, pour le Japon, est la Chine, et pour la Russie, l'Europe…

Nombre de ces réflexions dataient d'avant ma rencontre avec la carte. Je ne les reniais pas même si elles me semblaient à présent relever d'un discours convenu, extérieur à ce qui me préoccupait désormais, à savoir comment m'approcher de la scène, comment accéder au quai de gare, comment lever le voile. Si l'attrait ne se relâchait pas, j'avais de plus en plus conscience que l'image était comme un miroir où quelque chose en moi qui m'était caché allait se refléter. Mais comment procéder pour que tout cela émerge en pleine lumière ? J'avais l'impression de piétiner. Pourtant je continuais à croire que les questions qui me taraudaient finiraient par faire éclore des réponses. Je vous ai laissé entendre qu'il y avait un « je » qui était encore moi mais qui n'était déjà plus tout à fait moi. C'est moi, l'auteur, qui avais écouté la dame japonaise nonagénaire me raconter l'amour de sa vie. Mais cette confidence s'est retrouvée dans la bouche et sous la plume du narrateur. Si c'est bien moi qui ai longtemps contemplé la

carte, de façon insensible, un avatar de moi-même, un personnage, s'est détaché de moi, empruntant d'abord quelques-uns de mes traits puis se séparant tout à fait pour mener sa vie propre. Et c'est à travers lui, un Japonais fils de famille, à vrai dire un homme blessé, à la dérive, que je me mis à regarder la carte d'un œil neuf. A ce moment précis du processus, je me sens comme délivré. Certes je ne suis pas encore en train d'écrire à proprement dit le livre. Je progresse par petites touches. Je remplis des fiches qui s'assemblent d'elles-mêmes autour du fil conducteur auquel revient la tâche de les aimanter. Je procède par collages. Le corps à corps, le cœur à cœur avec la carte se poursuit mais à présent ce n'est plus moi l'auteur qui la contemple mais moi *Yoshi. Vue de dos, une hermine sur l'épaule, un manteau noir bien coupé, une femme jeune, svelte, élégante, attend sur le quai de la gare de Harbin. Une quinzaine d'autres personnes se tiennent sur le quai, des employés, des vendeurs, un homme en veste de cuir, un bourgeois costumé à l'anglaise, des Chinois en robes et à chapeaux, une autre femme dont on devine le profil asiatique et qui marche pour se réchauffer mais je ne vois qu'elle, la femme à l'hermine, au manteau bien coupé, jeune, svelte, élégante, qui attend sur le quai de la gare de Harbin. C'est elle et elle seule que je regarde avec l'espoir fou que, sentant mon regard fixé sur elle, elle se retournera vers moi et me sourira.*

Tant que le train restait bloqué sur le quai et que les personnages se tenaient immobiles à attendre on ne sait qui, on ne sait quoi, le roman ne pouvait démarrer. Je reviendrai sur les conditions psychiques qui font et qui feront que le mouvement puisse s'enclencher et que je devienne, par le truchement du personnage, partie prenante de la scène. Et cela en m'effaçant et en cédant la place à Yoshi. Une fois le coup d'envoi donné, l'histoire va se développer presque malgré moi. La carte postale continuera à jouer son rôle, à exercer sa fonction de cristallisation. Et toute mon expérience, tout mon vécu dans les deux pays viendront s'agréger à l'image centrale.

C'est tout un jeu qui se met alors en place. Un jeu qui rappelle celui du montreur de marionnettes ou mieux encore le bunraku japonais où le montreur se retire tout en insufflant la vie à la marionnette. *Une marionnette du théâtre bunraku, voilà à quoi je ressemblais, une marionnette attendant d'être manipulée*. Yoshi parviendra-t-il à accéder au quai de gare ou est-ce la dame à l'hermine blanche qui, traversant le temps et les apparences, se retournera pour le rejoindre et lui sourire ? La balle est dans le camp de la mystérieuse inconnue. C'est elle qui tient entre ses mains le fil. C'est à elle qu'il revient de décider si l'histoire peut débuter ou non. Ne rien précipiter. Lui laisser les mains libres. Le temps d'incubation est nécessaire. Ce qui se passe alors du côté de l'écrivain montreur a quelque chose à voir avec l'art du potier qui doit disposer de suffisamment de matière pour pouvoir malaxer ce qui va devenir une œuvre. Je me nourris alors de lectures destinées à compléter mon expérience que ce soit pour la corroborer

ou pour la contredire. Côté russe comme côté japonais de simples individus, des marins, des explorateurs, des ethnographes ou des diplomates ont tenté de comprendre la culture de leur énigmatique voisin. De prestigieux écrivains ont, eux aussi, contribué à rendre compte de ces approches.

C'est le cas du côté japonais d'Inoue Yasushi (1907-1991) dans son roman Rêves de Russie. Les malheureux marins japonais que la tempête a jetés sur les rives du Kamtchatka puis sur l'île d'Amtchitka. Les premiers contacts avec les marchands de fourrure qui traquent la martre blanche. Denbei, le premier Nippon reçu par Pierre le Grand qui le retient pour enseigner sa langue à des nobles russes. Les marins qui se convertissent et prennent des noms russes. La rencontre avec le Français Lesseps rescapé de l'expédition La Pérouse. L'angoisse permanente. Une autre manière de penser. D'autres odeurs, d'autres saveurs. La neige, le froid, le premier Nouvel An durant lequel ils ne mangent pas de mochi. Une autre langue. D'autres comportements. L'attente insoutenable. La puissance du sentiment religieux. Les déportés, les exécutions. La force sombre de la Russie. L'hiver qui s'éternise. Les étendues infinies. La bureaucratie russe. Jamais le même fonctionnaire. La beauté poignante des chants. Les réponses imprécises. La procrastination. La vodka. Des milliers de verstes d'Okhotsk à Iakoutsk, d'Iakoutsk à Irkoutsk, d'Irkoutsk à Tobolsk. Des forêts innombrables de mélèzes et de bouleaux. L'Angara gelé. L'hospitalité russe. La raspoutitsa. Les longues jambes nues des femmes au printemps. Les Russes causent mais ils n'agissent pas. La soumission aux instances supérieures. La cueillette des champignons. Les pierres bleues de l'Oural. L'aurore boréale. La cordialité des Sibériens. La mer Noire, un lac russe après avoir été un lac turc. L'expansionnisme russe. L'étrange clarté nocturne de Saint-Pétersbourg durant le solstice d'été. La méfiance vis-à-vis de l'étranger. Le désir des Russes de nouer des relations commerciales.

Aux *Rêves de Russie* d'Inoué Yasushi répondent les *Racines du soleil japonais* et les *Récits d'Extrême-Orient* de Boris Pilniak (1894-1938). A vrai dire, l'ordre de parution est inversé. Le roman d'Inoué a paru en 1968 alors que Pilniak avait écrit ses livres après son premier voyage dans l'Archipel en 1926. Mais Pilniak vint après Inoué dans l'ordre de mes lectures. Aucun écrivain européen, me semble-t-il, n'a aussi bien compris le Japon que Boris Pilniak. *Je sentais,* écrit-il, *que ce pays m'était inaccessible, m'engloutissait comme un marécage.* Un engloutissement qui peut très bien alterner avec le mouvement inverse. *Je ne songeais pas à l'Orient qui, tel un marécage, est capable d'engloutir*, ajoute-t-il, *mais à celui qui expulse, éjecte hors de lui comme on fait sauter le bouchon d'une bouteille de kvas*. Le seul tort de Boris Pilniak fut-il d'avoir trop bien compris la psyché japonaise ? Aux yeux de Staline, ce fut sans doute le cas puisque l'écrivain fut exécuté en 1938 au motif qu'il aurait été *un espion japonais*.

Cet engloutissement dans le marécage peut affecter les Japonais eux-mêmes, du moins ceux qui, pour diverses raisons, ne parviennent pas à se conformer aux codes invisibles qui régissent les comportements dans l'Archipel. Yoshi est de ceux-là. *La coque s'érodait de l'intérieur. Il n'en fallait pas plus pour que je replonge dans le gouffre… Du jour au lendemain, je ne saluais plus mes voisins, ne répondais plus à leurs salutations, j'arrivais en retard au bureau, je m'étais même surpris à rayer les uns après les autres les noms de mes connaissances dans mon carnet d'adresses. A Nouvel An, je n'avais présenté mes vœux à personne, ce qui était impardonnable dans ce pays à cheval sur l'étiquette. En me comportant ainsi, j'avais cependant l'impression de m'alléger… Mais pour l'instant c'était toujours la haine qui m'habitait, la haine de tout ce que j'étais, un déchet bon à jeter dans les poubelles de l'Histoire qui me prenait à la gorge. Il eût fallu que je renverse la table sur laquelle j'avais joué jusqu'alors. Au lieu de cela, j'avais recommencé à traîner dans les bars avant de finir par m'enfermer chez moi où je me faisais livrer des caisses de whisky. Fini le rêve d'envol, tout me répugnait, je me dégoûtais, je ne pouvais rien contre cette lente descente, je décrochais, incapable de m'attacher à une ligne de conduite. Je voyais ma vie comme une suite d'actes isolés qui n'étaient reliés par aucun fil conducteur. J'étais devenu une sorte de zombie.*

Quand on est au fond du trou, si on ne sombre pas définitivement, on ne peut que remonter. Le salut vient de la carte, vient du quai de la gare de Harbin en la personne de Sacha, le Russe à casquette. *Si surprenant que fût ce premier contact, il avait un air de déjà-vu. Comme si cet étranger avait simplement décidé de quitter le quai de la gare de Harbin, de sortir de la carte postale et de se présenter à moi au Poisson-Lune. Au moment où je regardais la femme qui me tournait le dos, l'homme en veste de cuir se retourna, traversa les quelques mètres et les quelques dizaines d'années qui me séparaient de lui et pénétra dans la gare. Il passa devant moi sans me voir. J'ignorais encore à ce moment-là qui il était mais dès que j'aperçus Sacha au Poisson-Lune je sus que c'était lui que j'avais vu dans une vie antérieure ou plutôt dans cette vie parallèle qui m'était devenue aussi familière que la vie dite réelle. Depuis que la chiquenaude avait été donnée par je ne sais quel esprit facétieux, le manège avait commencé à tourner, les personnages s'étaient mis à bouger, allant d'un quai à l'autre. Un train allait chasser l'autre, une histoire allait se dérouler.*

À ce moment du processus je ne crains plus de perdre le fil. Je vais et viens de la vie dite réelle à la vie parallèle. Un grand écart qu'il importe de maîtriser. Point de création sans obsession. Mais si l'on ne revient pas sur la rive du réel on risque la folie. Les pauses sont nécessaires. Les temps morts sont indispensables à la gestation. Ne plus regarder la carte postale durant un certain temps. Ne pas relire les fragments rangés dans le tiroir. Mais rester en éveil, à l'écoute de soi, de son corps, de ses rêves, de ses hantises. Attendre et laisser advenir. Plus que les

lectures, c'est la longue fréquentation des deux peuples, c'est la vie dans chacun des deux pays, saison après saison, ce sont toutes les sensations nouvelles que l'on éprouve dans le pays étranger qui vont nourrir le texte en train de s'écrire. Autant de sensations qui se réveillent sous l'effet du magnétisme qui émane de la carte et de l'aura qui l'enveloppe. Tout un bouquet d'impressions visuelles, olfactives, auditives, gustatives qui se raniment au fil de l'écriture. *J'apprenais à savourer le thon rouge auquel on n'avait pas droit à l'internat et je regardais avec compassion les yeux apitoyés des petits poissons que l'on consommait vivants… ma douce grand-mère associée à jamais au goût du yokan, la pâte de haricots rouges… ces soupes de soba que j'affectionnais tant… le fumet du thé vert au sarrasin, le son de la clochette en été sur la véranda, le parfum mouillé des hortensias à l'entrée des temples, la poutre faîtière en bois de cryptomère que j'effleurais le soir avant de m'endormir…* Lorsqu'il s'agit de recréer un monde, tous les sens sont mobilisés et tous entrent en correspondance. Un phénomène synesthésique qu'éprouvera Yoshi à l'issue de son voyage. Mais ne brûlons pas les étapes !

Je n'en suis encore qu'aux premiers pas, en train de passer le gué, de franchir le miroir. Un franchissement qui requiert, lorsqu'on s'y adonne entièrement, des qualités particulières. Apprendre à discerner ce qui n'est pas dit, ce qui reste caché, pour des raisons politiques, comme en Russie soviétique ou pour des motifs culturels, comme au Japon, je m'y suis employé, jour après jour, dans les deux pays. De quoi affûter le sixième sens, un outil précieux pour qui veut s'aventurer dans des mondes imaginaires. Si le long hiver russe est propice aux fantasmagories, l'été humide qui règne au Japon favorise l'éclosion de spectres, de fantômes, de revenants. Il n'est pas rare que cette chaleur humide provoque des états de transe, voire des hallucinations. Autant d'états seconds qui ont plus d'un point commun avec ce qu'il est convenu de nommer l'inspiration.

Il se trouve qu'à Prague, en 88, après mon second séjour à Moscou et avant mon affectation au Japon, j'ai vécu l'expérience de « la mort imminente » après une septicémie foudroyante. Tous ceux qui sont passés par là, quels que soient leur âge, leur sexe, leur condition, leur origine, relatent presque la même chose. La lente progression de l'obscurité vers la lumière et l'intense bonheur qui accompagne le passage. Or, c'est après cette épreuve que j'ai décidé de partir vers l'Extrême-Orient. Au Japon, à la fin de mon séjour, il m'a été donné de vivre une autre expérience plus étrange encore mais qu'ont éprouvée de multiples personnes. J'avais été invité par la Directrice d'une galerie d'art que je connaissais à peine au vernissage d'une exposition qui avait lieu au dernier étage d'un grand magasin. En sortant de l'ascenseur et alors que cette dame se trouvait à quelques mètres de moi, j'eus l'impression soudaine que mon esprit, mon âme, tout mon être me quittaient pour la rejoindre et se fondre en elle. Deux expériences à des années de distance qui me prédisposaient à repousser

les limites. Il était convaincu de la possibilité pour l'homme d'abattre le mur du temps. A l'*appui de ces affirmations, il citait Jésus, Moïse, Kardec, les soutras. Des voies diverses s'offraient, selon lui, pour sortir du temps. Le trou de verre, la porte des étoiles, la grotte du monde. Et le passage était accessible à l'homme une fois accomplie la dématérialisation.*

Le monde de la nuit se prête à ces translations. *De Shinjuku à Nakasu, on me voyait errer en pyjama dans le quartier des bars. J'étais devenu un papillon de nuit tournant sans arrêt autour de la lampe. Il n'y a que dans ces lieux que je me sentais chez moi…* Le monde de la nuit favorise en effet cet état quasi-hypnotique où les temps se disloquent, où les temporalités se chevauchent. Monde occulte où ce qui est interdit le jour se donne libre cours la nuit. Sorte de no man's land entre réel et fantasmagorique. *Je découvrais la complexité des réseaux souterrains tout en mesurant la réelle fraternité qui lie entre eux les êtres des bas-fonds.* Tout en aspirant à se mettre en marge de la société, Yoshi prend conscience qu'il fait partie pour le pire comme pour le meilleur de cette terre. *Monde mouvant aux contours flous, monde en demi-teinte, monde du faux-semblant. Celui que j'apercevais dans le miroir, ce n'était pas moi mais celui que je croyais être, celui que les uns et les autres voulaient que je sois, disaient que j'étais. Terre instable toujours prête à s'ouvrir sur d'obscurs précipices… Quand le dragon qui gît au fond des abysses se lèvera et se retournera, il ne restera plus que poussière de ce pays de papier. Papier Japon. Papier à la fois opaque et transparent. Pays illusoire. Scène de théâtre nô où l'on ne sait pas qui est le revenant, qui est le survivant… Univers trouble à l'image des shojis de nos parois coulissantes. Planches de paille de riz où courent des cafards rouges, alcôves où se lovent des mygales velues, sol qui bouge sans cesse, monstre marin qui vous aspire, qui vous circonscrit, qui vous avale sans que vous vous en aperceviez…* C'est de cette terre bourbeuse, de ce monde glauque, de ce magma gluant que Yoshi veut s'arracher. *Ma place n'était plus ici.* Et c'est Sacha qui, le premier sorti de la carte postale, va le ramener au quai de gare comme on ramène au bercail une brebis égarée. Je me souviens m'être alors écrié, dans le silence de la chambre, et cela de plus en plus fort : RETOURNE-TOI, conscient de n'être plus, ce faisant, que le porte-voix du personnage.

Comme si l'attente avait été trop longue, le miracle de la rencontre est d'autant plus saisissant. *À la tombée de la nuit, elle marche à petits pas dans la cour, blanches les chevilles, je ne vois qu'elles, souples, déliées, deux ailes de papillon qui dansent devant moi comme pour me guider jusqu'à la porte de la maison, si longtemps que j'attends et redoute ce moment, blanches les chevilles, je ne vois qu'elles, émouvantes, deux lucioles qui gravissent marche après marche l'escalier de bois… si longtemps que j'attends et redoute ce moment, si longtemps, c'est toute ma vie qui reflue sur la paroi de papier du corridor comme si quelque génie s'ingéniait à abolir le temps.* L'inconnue a cette fois bel et bien quitté son quai de gare et après avoir allègrement franchi la paroi du temps, elle est entrée dans la vie de Yoshi.

Olya et Yoshi. Deux marginaux. Deux êtres à la dérive. Deux êtres de notre temps aux identités chahutées, chacun pour des raisons opposées, deux êtres en quête de sens, deux antihéros qui remettent en question le monde d'où ils viennent et vont chercher des réponses dans la culture de l'autre. Les deux personnages sont des naufragés, pour reprendre les termes de Marguerite Yourcenar cités en tête du roman en guise d'épigraphe. *À une époque où tout fout le camp, je me disais que cette femme au moins serait solide comme la terre sur laquelle on peut bâtir et se coucher. Il eût été beau de recommencer le monde avec elle dans une solitude de naufragés.* Deux naufragés. Olya parce qu'elle n'a pas eu de chance au départ de son existence et Yoshi, bien qu'en apparence toutes les chances lui aient été offertes.

Yoshi voit d'abord Olya comme une planche de salut. S'il est d'abord fasciné par les jambes de l'hôtesse de bar comme les marins que la tempête avait rejetés sur la côte russe l'avaient été par les jambes nues au printemps des Sibériennes, bien vite, c'est le naturel, la spontanéité, les foucades d'Olya qui l'attirent et le déconcertent à la fois. Toutes les conditions sont réunies pour que naisse et se développe l'idylle entre la Russe et le Japonais. *Tant de moments délicieux passés ensemble ! A Yanagawa, au début de l'été, elle se régalait de l'anguille fumée et en découpait avec ses doigts de petits morceaux qu'elle déposait sur ma langue… Imprévisible Olya, je l'ai vue prier dans un temple juste avant de s'afficher dans un bouge… Olya changeant d'humeur d'un instant à l'autre, vantant notre ordre, notre ponctualité puis fustigeant notre rigidité, notre formalisme… Il lui arrivait de sortir dans la rue vêtue simplement de mon yukata et chaussée de sandales de bois, indifférente au qu'en dira-t-on… Un soir, lors de la saison des pluies, j'étais en nage, Olya s'était approchée de moi, un oshibori à la main et m'avait essuyé le visage avec douceur… La nuit où elle a défié une dizaine de clients mâles, des habitués, un duel à la vodka, seule contre tous, et tous ces durs à cuire de s'affaler sur le sol, ivres morts. Elle avait jeté la bouteille vide à travers le local puis était sortie la tête haute sans tituber le moins du monde… Olya se coulant dans le moule de son pays d'accueil tandis que je tendais de plus en plus à m'en éloigner…*

Yoshi est de ces hommes qui pensent qu'on ne connaît vraiment un pays que si l'on a aimé une femme de ce pays. Olya est pour lui l'Ariane qui va dérouler le fil et le guider à travers le labyrinthe de l'énigmatique Russie, au double visage, à la fois asiate et européenne. *À elle seule, elle était la taïga, la toundra, en caressant son corps avec une infinie lenteur jusqu'à ses longues jambes, c'étaient les immenses plaines enneigées que je parcourais emmitouflé sur un traîneau tiré par des chiens aux yeux clairs.*

Dans ce passage d'un monde à l'autre, tout se met à tanguer, tout s'inverse, chacun de ces peuples devient l'envers de l'autre, chacun des deux personnages

passe de l'amour à la haine pour le pays de l'autre, objet successivement d'attraction et de répulsion. Yoshi sera tour à tour séduit par la langue, les icônes et la musique russes et heurté par l'âpreté du climat et les rigueurs du régime. Quant à Olya, charmée d'abord par les manières exquises, elle ne cessera d'être rebutée par le formalisme omniprésent. Surtout ce qui la décontenance, elle qui s'exprime, qui exprime ses sentiments, c'est l'extrême réserve, c'est le silence japonais. *Silence japonais. Le poids du silence. Une espèce de mutisme… Toute la gamme des silences. Il y a le silence qui marque la désapprobation, celui qui indique la rupture, le silence dans lequel on se drape, celui qui tient lieu de dérobade. Un silence qui gomme et désagrège les repères. Ces silences-là sont redoutables. Mais il en est d'autres que l'esprit japonais se plaît à cultiver. Le silence qui advient lorsqu'on a renoncé à toute prétention, lorsqu'on a effacé toutes les rancoeurs, lorsqu'on s'est dépouillé de son histoire. Toute parole, digne de ce nom est portée par un tel silence qui lui donne profondeur.*

Regards croisés. Une relation qui est faite de rapprochements et d'éloignements consécutifs. Si chacun emprunte à l'autre des éléments de sa culture, chacun étant soumis au regard de l'autre en vient à pratiquer l'autocritique. Olya : *L'argent coule à flots mais seuls quelques-uns en bénéficient. Et c'est à l'étranger que ces privilégiés le dépensent. Personne ne songe à développer le pays. Les dirigeants eux-mêmes baissent les bras devant la corruption. Une fille de vingt-deux ans à qui tel oligarque achète un appartement de deux ou trois millions de dollars, est-ce décent alors que des millions de pauvres hères végètent dans la misère ? Des parasites ! Yoshi : Olya avait craché son dégoût. Je ne pouvais la laisser vitupérer ainsi sans lui faire écho. Le Japon est une cage dorée dont chacun édifie les barreaux. Au sein de la cage, chaque oiseau est tenu de rester à sa place et de ne faire entendre que le chant qui lui est prescrit selon une règle non écrite.*

Loin d'épuiser le désir de Yoshi, les emportements d'Olya, sa versatilité ne font que l'attiser. *Olya légère, la légèreté même. Une feuille qui joue avec la brise, cheveux rebelles au vent marin quand nous nous promenions sur la plage, cheveux ruisselants au sortir du bain et la forêt de cheveux qui me borde, m'entoure et m'enveloppe lorsqu'elle se penche sur moi. Toute-puissance des cheveux qui me lient à jamais à elle.* Mais comment est-il possible de nouer un lien durable avec une femme qui se donne à d'autres hommes ? Un cercle vicieux que va rompre Olya en disparaissant sans souffler mot.

Il ne reste plus à Yoshi qu'à franchir à son tour la mer du Japon, la mer de l'Est pour les Coréens, et à se lancer à sa recherche à travers tout le continent eurasien. Une traversée qu'il effectue dans un état second. *Le Transsibérien progresse avec une lenteur désespérante, j'oscille entre veille et sommeil, ballotté d'une image l'autre, jambes de feuilles, bouche d'airelles, ventre de mouette, marche du*

tigre, tremblement et encore jambes, jeté, battu, ballet sibérien, lune pleine, lune noire, toi, continent, moi, archipel, nous, galop des chevaux dans la steppe, vol des grues au-dessus de la rizière, encore et toujours toi, nomade, sédentaire, divinité charnelle et végétale, mélopée sans fin, balalaïka, shamisen, le phénix rampe, l'ours s'envole, effusion, transe, neige et pluie entremêlées.

Inachevée dans la réalité, l'union se réalise en rêve dans cette quête qui conduit Yoshi à idéaliser la femme qui lui échappe, à la sublimer. La fille de joie devient *la prostituée aux lèvres de miel* comme il est écrit dans le Livre de Salomon. Son activité est magnifiée sinon transfigurée par le Père Alexis lui-même, un religieux rencontré par Yoshi en plein milieu de la Sibérie. *Le Père Alexis était un lecteur assidu des Confessions d'Augustin, des Fioretti de François. Il n'était pas moins passionné par les enseignements du soufi Rumi et du bouddhisme de la Terre pure de Shinran. Alexis était un fervent pratiquant de la prière du cœur, la prière du pèlerin. Il enseignait à prier en marchant, prier sans y penser. Il existe, disait-il, au tréfonds de l'âme de chacun une prière mystérieuse dont il ne sait comment elle se produit ni quels en sont les termes.*

Au fur et à mesure de cette odyssée, l'image d'Olya se dissipe peu à peu du souvenir, il n'en reste que la blancheur des jambes et du corps qui finit par se confondre avec la blancheur du pays. *Chaque fois que je me remémore ce moment singulier, je me rends compte que ce ne sont pas les jambes elles-mêmes qui avaient d'abord attiré mon regard mais leur blancheur. Colonnes d'albâtre. Piliers marmoréens. Un temple grec au bord de la mer. Une église crayeuse au cœur de la taïga. Non, ce n'est pas son corps que j'avais vu tout d'abord, ce n'est pas ses pieds, ni ses chevilles, ni son ventre, ni ses mains, ni son visage mais bien cette blancheur dans laquelle je m'immergeais, neige embrasée que je tentais de saisir sans pouvoir l'étreindre comme si j'avais voulu serrer dans mes bras un nuage… Comme si ma vie entière, jusqu'à ce moment, n'avait été qu'une interminable nuit… Comme si je m'étais laissé envoûter par une divinité surgie du fond des âges, un corps sans visage pourvu de centaines de jambes aussi gracieuses que tentaculaires.* L'hymne à la femme à l'hermine se mue en un hymne à la blancheur, un hymne à la neige, un hymne à l'hiver et à la Russie vue comme le pays de l'hiver. Olya n'avait-elle pas lancé un jour à la cantonade les quatre mots auxquels Yoshi se raccroche et qui lui tiennent lieu de viatique : *A Paris cet hiver !*

Et c'est à Paris, non loin de la gare de l'Est qu'après sa longue déambulation, Yoshi va attendre Olya. Une longue attente. Il y aura des vides, des blancs, des interstices. Il y a l'arbre dans la cour auquel il s'identifie et dans lequel il voit Olya. *Un arbre qui est comme un autre moi-même. Son écorce est ma peau. Il est mon corps. Je lis dans ses branches enchevêtrées les lignes de ma destinée mais l'âme qui lui donne vie n'est pas la mienne.*

Vient enfin le moment de réunir les expériences, de faire du neuf avec l'ancien mais ce n'est qu'à l'autre bout du monde, au Finistère, que les amants parviendront à trouver, au-delà du temps et des terres, l'unité tant recherchée. *Le Finistère est l'extrémité occidentale de l'Eurasie. Une presqu'île. Une synthèse de l'Archipel et du continent. Lieu d'aboutissement de la longue migration du chardon volant.* Lieu où la quête s'achève et se parachève en beauté. *État extatique, en étroite symbiose, nous nous dilations aux dimensions du monde visible et invisible.*

Le roman nous a semblé être le lieu le plus indiqué pour rendre compte de ces regards croisés, de ce face-à-face entre *cygne noir* et *cygne blanc*, de cet entrelacement des mythes russe et nippon au cours duquel la femme à l'hermine blanche, après avoir quitté le quai de la gare de Harbin, s'est métamorphosée pour devenir *la revenante, l'initiatrice, le rêve, le cauchemar, la trame de l'histoire, Eros et Agapé réconciliés*.

ꕥ ◆ ꕥ